



La *Vie de Rancé* lue par Julien Benda, Marcel Jouhandeau et Pierre Clarac

COMMUNICATION D'ANDRÉ VANDEGANS

À LA SÉANCE MENSUELLE DU 13 OCTOBRE 1990

Je me propose d'étudier la lecture du *Rancé* accomplie au XXe siècle par un philosophe rationaliste : Benda ; un romancier mystique : Jouhandeau ; un critique savant : Clarac. La deuxième lecture se situe à vingt-huit ans de la première, la troisième à vingt-neuf ans de la deuxième et à cinquante-sept ans de la première.

On ne laisse pas d'être un peu surpris de découvrir chez trois commentateurs très différents, s'exprimant à des moments du siècle éloignés l'un de l'autre, des sentiments très voisins sur l'importance accordée à l'intelligence dans l'élaboration du *Rancé*, texte où l'on découvre le plus souvent le produit de l'imagination en totale liberté d'un Chateaubriand vieillissant qui a largué toutes ses amarres.

I

C'est en 1920 que Julien Benda publie, chez Bossard, dans la collection des « Chefs-d'œuvre méconnus » une « Introduction » pour le moins inattendue à la *Vie de Rancé*, le dernier livre de Chateaubriand, publié en 1844¹. Qu'allait pouvoir faire devant ce fruit bizarre d'un romantisme finissant le critique impitoyable du XXe siècle en son premier quart, décidé, selon lui, à ne plus demander à l'art que des émotions et des sensations, sinon le condamner d'un bout à l'autre ?

¹ L'« Introduction » occupe les pages 11 à 33.

Benda est, en effet, sans indulgence pour Chateaubriand qui, dans le *Rancé*, trouva « une occasion de dire sa propre vie et de clamer sa propre âme ». Le livre est simplement « une annexe des *Mémoires d'Outre-Tombe* et de *René* ». On imagine si le procédé est favorable au traitement du sujet². Il sera, en revanche, croit Benda, très goûté par le public de 1920. Les « digressions folles », les « méandres éperdus » de Chateaubriand ne seront pas blâmés « en un temps qui couronne les produits d'un Péguy, d'un Romain Rolland, d'un Marcel Proust, véritables hydres littéraires auprès de quoi la *Vie de Rancé* est un cas aigu d'équilibre et d'ordonnement ». Aujourd'hui, on reprocherait plutôt à Chateaubriand « l'espèce de honte qu'il a de son décosu, le soin qu'il prend, après chacune de ses divagations, de renouer son récit, c'est son application de vieil hérédo-classique à maintenir malgré tout l'unité de l'intérêt ». Il va de soi que le public actuel est indulgent à Chateaubriand « estropiant les faits matériels pour faire une phrase plus belle³. (...) Quant à la volonté de Chateaubriand de se poser lui-même sous le nom de son héros, de ne prendre texte de l'âme d'un autre que pour la déformer et y chanter la sienne, rien assurément ne saurait moins choquer nos contemporains⁴. (...) Chateaubriand, qui commande toutes les avenues du romantisme actuel, commande encore, avec la *Vie de Rancé*, celle qu'on pourrait appeler la *biographie lyrique*⁵. » On est allé plus loin que lui dans le genre. Valéry, dans son *Introduction à la méthode de Léonard de Vinci* inflige à Léonard ses « propres agitations », glissant que cette manière de faire mène seule à la connaissance de ce génie.

À cet endroit, la pensée de Benda amorce une courbe qu'elle prendra complètement dans la deuxième section du texte.

Il y a là une organisation du subjectif à quoi Chateaubriand n'eût certainement point souscrit. Chateaubriand se peint lui-même en la place de Rancé, mais il n'eût jamais convenu qu'il le faisait, ni surtout que c'est ainsi qu'il devait faire pour saisir son modèle. Son étalage de documents, le souci qu'il montre par endroits de bien distinguer entre lui et son héros (...) d'autres indices dans toute son œuvre prouvent que, s'il pratiquait la

² P. 12.

³ P. 15.

⁴ P. 16.

⁵ C'est Benda qui souligne.

méthode subjective, c'est l'objective qu'il respectait. Il y a là encore, chez ce romantique, un relent de classicisme, une survivance de bon sens cartésien qui pourrait bien lui jouer un mauvais tour auprès de notre temps⁶.

La persistance classique au travers de tout l'œuvre de Chateaubriand n'est pas une chimère née de l'imagination obsédée de Benda. Quant à penser que les écrivains et les lettrés contemporains se soient beaucoup souciés de la *Vie de Rancé*, c'est commettre une erreur. Le romantisme en général avait, dès avant la moitié du XIXe siècle perdu de sa force et de son influence. La publication des *Œuvres complètes* de Chateaubriand, commencée en 1826, par Ladvocat, ne devait s'achever qu'en 1831. La *Vie de Rancé*, treize ans plus tard, ne connut qu'un médiocre succès. Il fallut attendre le XXe siècle en son début pour que le *Rancé* fût apprécié avec faveur. André Beaunier lui consacrait un article copieux et intelligemment admiratif dans la *Revue du temps présent* du 2 novembre 1911⁷. L'édition Benda élèvera, en 1920, le livre au rang de chef-d'œuvre. Mais les traits classiques qu'il manifestait ne risquaient pas de mettre en péril le destin d'un ouvrage qui demeura peu lu au cours des trois premières décennies du XXe siècle, comme d'ailleurs l'ensemble de l'œuvre de Chateaubriand⁸.

Revenons à l'« Introduction » de Benda. Il va maintenant pousser son idée que Chateaubriand n'est pas seulement un grand peintre et un admirable musicien, comme on se plaît généralement à le dire, mais qu'on possède aussi en lui un profond penseur.

Si la *Vie de Rancé* se recommande assez mal par l'exactitude des faits historiques, il n'en est pas de même pour la valeur des *idées*⁹ historiques, des vues générales que l'auteur sème à chaque pas de son vagabondage¹⁰. Celles-ci sont toutes frappées au coin du sens

⁶ P. 17-18.

⁷ P. 365-382 de la revue.

⁸ Eugène Langevin écrivait dans la *Revue Française* du 16 octobre 1921, p. 702, à l'occasion de l'édition Benda : « La *Vie de Rancé*, suprême manifestation de l'égotisme forcené et insolent de René a beau être un livre curieux, précieux : il n'aura servi de rien à la gloire fort malade de Chateaubriand qu'on le réédite, au contraire... » H. Le Savoureux constate, en 1929, que Chateaubriand est « l'objet aujourd'hui d'un renouveau d'intérêt » (*Chateaubriand*, Paris, Rieder, 1930, p. 5).

⁹ C'est Benda qui souligne.

¹⁰ P. 18.

le plus sûr et le plus pénétrant. (...) À tout instant, dans le portrait de Retz, dans une vue sur l'Astrée, dans le parallèle de la Trappe et de Port-Royal, de Louis XIV et de Napoléon, — ce sont les manifestations de l'intelligence historique la plus aiguë et la plus profonde, et que nous ne saurions trop signaler, ayant observé que la plupart des lecteurs ont une tendance à les remarquer à peine en tant que telles, soit que la beauté de la forme absorbe toute leur attention, soit qu'ils posent en principe, sans le savoir, que lisant l'œuvre d'un artiste, ils ne lisent donc pas celle d'un penseur. Cette observation nous paraît devoir s'étendre à toute l'œuvre de Chateaubriand¹¹.

Exception faite, il est vrai, pour les *Mémoires d'Outre-Tombe*, où l'on veut bien découvrir, en sus de la magnificence de la forme, la richesse de la pensée.

Mais qui parle des mondes d'idées, — historiques, politiques, philosophiques, — répandus dans *l'Essai sur les Révolutions*, dans le *Génie du Christianisme*, dans les *Études historiques*, surtout dans cette extraordinaire *Analyse raisonnée de l'Histoire de France* que personne n'ouvre et où l'on trouve tout simplement « négligemment jetées » la théorie de l'élection de Hugues Capet telle que l'édifiera de nos jours la science la plus avertie et la théorie de l'invasion germanique, telle qu'elle devait, quarante années plus tard, faire la gloire de Fustel de Coulanges¹² ?

Benda sent qu'il est sur la voie d'exagérer l'importance des idées de Chateaubriand et en particulier dans le *Rancé*. Aussi bien, s'agissant de ce dernier livre, s'empresse-t-il de préciser que « la haute saveur de l'ouvrage n'est pas là ». Elle tient, comme partout chez l'écrivain, « dans le mode de perception du monde extérieur, dans la forme d'imagination qui s'y exprime, dans le tour d'âme qui s'y prononce. Elle est dans les visions de cet œil extraordinaire, dans son incroyable puissance d'invention et d'exactitude (...) ». Elle réside aussi dans ces « véritables coups de génie dans l'art de voir, qui trouvent moyen de nous éblouir encore après le lever du soleil sur l'Hymette et la nuit d'été dans la savane ». Faut-il dire qu'on la découvre encore « dans la prodigieuse aptitude de l'auteur à convertir

¹¹ P. 19-20.

¹² P. 21-22.

l'intelligible en du sensible, à incarner les réalités les plus incolores dans une forme concrète¹³ ».

Le souci de marquer, chez Chateaubriand, la présence presque constante de l'intellect ressaisit cependant vite Benda.

Notons en passant, écrit-il après l'hommage à l'imagination qu'on vient de citer, — cette curieuse faculté de profondément sentir la poésie de ces choses d'antan et d'en même temps reconnaître, sans ombre d'illusion à quoi elle tient (exclusivement à leur poussière). Il y a là une aptitude à s'émouvoir et tout ensemble à n'être point dupe de son émoi, à s'élever au-dessus de lui pour le comprendre, pour en discuter — non sans une poétique mélancolie — la pure relativité, qui distingue fortement le romantisme de Chateaubriand et celui de ses successeurs et lui donne un parfum tout spécial¹⁴.

Et Benda continue : « On pourrait citer de nombreux cas de ce singulier pouvoir qu'a Chateaubriand d'apprécier avec toute la froideur du savant ceux-là mêmes de ses états d'âme qu'il exploitera le plus complaisamment comme artiste. » L'éditeur du *Rancé* prend pour exemple le chapitre sur « le vague des passions » qui, dans le *Génie du Christianisme*, précède l'épisode romanesque de *René*. « Cette insistance de l'esprit critique, poursuit Benda, montre une fois de plus combien ce romantique est mauvais teint, tout baigné encore du siècle de Voltaire¹⁵. »

L'avant-dernière section de cette « Introduction » au *Rancé* est encore un éloge du classicisme de l'œuvre.

Mais le grand prix de l'ouvrage, c'est la prodigieuse intensité qui s'y montre dans le sentiment de la vanité des choses, de la volatilité de tous les bonheurs, de la fugacité de la force et de la jeunesse, de la condamnation de notre être rapide et absolu.

Cette disposition d'âme, qu'il avait, nous dit-il, apportée au monde en naissant, Chateaubriand l'a déjà exprimée dans une œuvre antérieure. Mais combien l'accent en est ici plus poignant que dans *René* !

¹³ P. 23-24.

¹⁴ P. 25.

¹⁵ P. 25-26.

René, « ce désabusé des choses », les possède. Dans *Rancé*, « tout est perdu à jamais¹⁶ ».

Pour ceux qui goûtent les ouvrages de l'esprit dans la mesure où ils sont des sursauts de l'âme, où l'on y trouve un homme plus encore qu'un auteur, la *Vie de Rancé* est l'œuvre la plus importante de Chateaubriand : c'est la plainte la plus profonde, le rugissement le plus poignant qu'ait poussé le lion devenu vieux et qui n'accepte pas son état¹⁷.

Benda conclut. On ne s'étonnera pas que ce soit par un prolongement des lignes précédentes, c'est-à-dire par une continuation de la louange qu'il vient d'adresser au classicisme du *Rancé*. L'éditeur constate que « la phrase du maître s'attache ici, du moins par maint endroit, à ramasser les plis de son opulence en un faisceau particulièrement serré ; les éléments de la pensée et de l'imagination, au lieu de se complaire dans la richesse de leur diversité, de se prononcer dans leur extériorité réciproque, s'appliquent à se résorber les uns dans les autres, à se condenser en une formule unique et brève et qui les implique tous. (...) La simplicité de Chateaubriand dans *Rancé*, c'est celle (...) de Titien dans la *Mise au tombeau* et de Wagner aux dernières scènes de *Parsifal*. »

La critique malveillante doit s'y résigner : « bien que lancée par une main tremblante, la dernière flèche du maître est encore une flèche d'or¹⁸ ». Toute cette fin est très belle. Benda est évidemment un artiste.

Mais le moment est venu de juger le contenu de cette « Introduction ». Son premier mérite est de désigner le *Rancé* comme un « chef-d'œuvre méconnu ». Souligner l'indiscutable part classique de Chateaubriand n'est, en 1920, pas banal non plus. Et ce classicisme n'est pas toujours « empire », comme l'écrivait Lanson¹⁹. Attirer l'attention sur l'importance et la valeur des idées de l'écrivain est également heureux. Mais la faiblesse de la pensée dans le *Génie du Christianisme*, qui fut vite aperçue, est ici passée sous silence. S'il est vrai que les travaux historiques de Chateaubriand ne sont pas négligeables, Benda, à l'évidence, les

¹⁶ P. 27-28.

¹⁷ P. 29-30.

¹⁸ P. 31-33.

¹⁹ *Histoire de la littérature française*, 17^e éd., p. 899-900, Paris, Hachette, s.d.

surévalué²⁰. Et si la simplicité de Chateaubriand dans le *Rancé* est celle de Wagner à la fin de *Parsifal*, on ne saurait, en toute rigueur, la qualifier de classique.

Julien Benda n'a pas été mal inspiré d'attirer l'attention sur les persistances classiques que manifeste incontestablement l'œuvre de Chateaubriand, mais le fougueux adversaire du mouvement romantique et du néoromantisme du XXe siècle s'est exagéré l'importance de ces persistances. Ce défaut de jugement vicie en partie son « Introduction » à la *Vie de Rancé*. Dans ce texte, le romantisme l'emporte de très loin. Si Chateaubriand l'avait voulu plus conforme à l'esthétique classique, il en aurait eu tous les moyens en préparant sa seconde édition, annoncée le 13 juillet 1844, celle sur laquelle Benda a travaillé. Or les caractères romantiques de la première édition, annoncée le 18 mai 1844, ont été maintenus, à l'exception de l'abondance et du viol de quelques bienséances. La première édition était moins concise. Elle contenait aussi des termes et des anecdotes un peu scabreux que Chateaubriand supprima pour satisfaire des lecteurs pudibonds. Mais les « digressions folles », les « méandres éperdus » qui eussent pu aisément être éliminés au cours de la révision, de même que les répétitions, les réflexions de l'auteur sur lui-même, les grandes et superbes phrases périodiques, les fusées de pure poésie sont présents en juillet comme en mai.

En l'été de cette année de sa dernière œuvre, Chateaubriand ne se sentait pas moins romantique qu'au printemps²¹.

²⁰ Voir la thèse d'Albert Dollinger sur *Les Études historiques de Chateaubriand*, Strasbourg, Commission des publications de la Faculté des lettres, 1932.

²¹ J. Benda publia dans *Les Nouvelles littéraires* du 27 septembre 1930, p. 1, un article intitulé « La Légende Chateaubriand ». Cette étude fut suscitée par le *Chateaubriand* d'H. Le Savoureux cité plus haut. Benda approuve le livre qui consacre un chapitre aux « Idées de Chateaubriand ». Sur la lancée de 1920, il conteste que ces idées sont « médiocres et superficielles ». Comme le montre Le Savoureux, « la profondeur de certaines intuitions de Chateaubriand est confondante ». Benda revient ensuite sur la qualité des idées contenues dans les *Mémoires d'outre-Tombe* et l'*Analyse raisonnée de l'Histoire de France*. Chateaubriand préfigure Taine et demeure un esprit du XVIIIe siècle. Le 1er juillet 1948, *Les Nouvelles littéraires* publièrent un numéro d'hommage à Chateaubriand à l'occasion du centième anniversaire de sa mort, le 4 juillet 1848. André Bourin avait interrogé plusieurs écrivains sur les points de savoir comment ils jugeaient Chateaubriand, quel visage ils lui découvriraient, quelles réflexions leur inspiraient sa vie et son œuvre. Benda commença par dire qu'il intitulerait une prochaine étude *Chateaubriand ou Un romantique mauvais teint*. Il énonça ensuite que Chateaubriand s'oppose formellement aux romantiques d'aujourd'hui qui se réclament de lui. Chateaubriand est sévère « pour l'âme organiquement inquiète ». Chez lui, pas la moindre sympathie pour l'instinctivisme, l'intuitionnisme, l'irrationalisme. Il réclame constamment, en art, pour la composition, pour l'ordre, pour l'importance d'un contenu signifiant.

II

Le 4 juillet 1948 sortait des presses de Jean Valmont, à Paris, une *Vie de Rancé* publiée comme celle de Bossard, en 1920, dans le texte de la seconde édition. Elle était précédée d'une « Préface » de Marcel Jouhandeau. Le romancier mystique, — d'une mystique un peu particulière, il est vrai, — semblait qualifié pour parler de l'ouvrage que le patriarche du romantisme avait consacré à l'illustre pénitent du XVIII^e siècle. En fait, il ne sera guère question de religion dans ce texte assez court, — il n'occupe que sept pages et demie²², — où l'essentiel est donné à la forme de l'œuvre et le reste au temps qui l'a vu naître comparé à l'époque de Chateaubriand. Il s'agit, dans cette seconde partie, de dégager la signification du *Rancé*.

Livre étrange. Impossible de dire « ce que c'est, de quoi il s'agit, à quoi l'on a tout à fait à faire ». Certes l'« hagiographe » y conserve toujours son but en vue. Mais son livre « ne semble pour l'auteur qu'un prétexte à toucher à tout, au pire et au meilleur ; les aspects les plus contradictoires, les moins compatibles de la nature humaine, s'y côtoient, devraient s'y heurter et s'y font valoir ; grâce à l'on ne sait quelle magie, entre des éléments si disparates, qui, à chaque tournant des pages, vous giflent, l'unité est gardée ». Les interrogations philosophiques voisinent avec des plaisanteries licencieuses²³. Ce ne sont que « parenthèses », « coq-à-l'âne ». On se croirait « dans une sorte de fourre-tout, de grenier, de débarras merveilleux, de trésor où le génie aurait vidé ses poches avant de nous quitter ».

L'immense expérience de Chateaubriand « lui permet de déterminer la profondeur des abîmes et la hauteur des sommets, les infinis d'en-haut et d'en-bas, sans être jamais emprunté davantage ici ni là ». À son grand âge, l'écrivain « tient par quelque fibre également et presque aussi intimement, à toutes les époques dont il parle, comme leur contemporain. Il résume en un trait de plume les

« Plus je lis ce romantique, plus je crois avoir vu juste en le qualifiant, dans mon introduction à la *Vie de Rancé* de vieil hérédo-classique ». L'étude annoncée dans cet entretien parut dans la *Revue de Paris* d'août 1948, p. 22-36. Elle reprend en les développant les idées de l'« Introduction » au *Rancé* de 1920, celles de l'article des *Nouvelles littéraires* du 27 novembre 1930 et celles confiées à André Bourin, que l'on vient de lire.

²² Les pages 9 à 16.

²³ P. 9.

parallèles qu'il eût fallu des volumes à Plutarque pour mener à bien²⁴ ». Il est doué au plus haut degré de la netteté : « À survoler les règnes il se joue des hommes qu'il semble considérer de si loin et de si haut, il les décrit avec la précision de l'entomologiste ; (...) cette collection de médailles frappées rapidement au coin le plus incisif est inoubliable ». Chateaubriand égale Saint-Simon quand il le veut, mais fait songer plutôt à Chamfort « quand il entasse anecdote sur anecdote²⁵ ».

« L'abbé Brémond [sic] comparait *La Vie de Rancé* [sic] à une symphonie tour à tour amusante et pathétique. Voilà ce qu'il fallait dire. » Mais Jouhandeau, quant à lui, ne songerait pas à une symphonie. *La Vie de Rancé* ressortit en effet à la musique mais « dans la musique à ce qu'il y a de plus grand et de plus rare, à Bach, et dans l'œuvre de Bach, à *l'Art de la Fugue*. *Le Rancé*

est un répertoire de tous les styles, de tous les tons, de toutes les gammes, de toutes les compositions de mots possibles ; tout ce que le langage comporte de modes d'expression s'y trouve représenté comme dans un magasin d'accessoires, de la simplicité à la majesté, de la familiarité au sublime et chaque exemple y est porté d'emblée à la perfection, à la hauteur du type, sans y prétendre, sans même qu'on le sache, avec la plus grande virtuosité, avec un laisser-aller royal²⁶.

Chateaubriand fut grand en ce qu'il sut que son époque fut un temps de déclin spirituel²⁷. « Tout cela, dit-il, des rigueurs du jansénisme nous paraît accablant, aujourd'hui que l'esprit humain n'a plus la force de tenir debout. » Et encore : « Alors, on ne se traînait pas sur ces adorations de femmes, reproduites à tout propos sans les aimer. » Jouhandeau bondit sur ces phrases, qu'il trouve lourdes de sens : « C'est la condamnation du romantisme qu'il prononce. la sienne. »

Mais il termine par un bel hommage. On doit « s'incliner devant la droiture du jugement » de Chateaubriand. Il « ne lui permet pas de se tromper sur la seule et vraie grandeur ». L'écrivain se « projette lui-même à l'altitude qu'il mérite d'atteindre, qui n'est que la connaissance de sa propre vérité, de l'écart qu'il a laissé se

²⁴ P. 10.

²⁵ P. 10-11.

²⁶ P. 11-12.

²⁷ P. 13.

glisser et s'installer éternellement entre ce qu'il se devait et ce qu'il a accepté d'être, faute d'exigence²⁸ ».

Chateaubriand, comme tous ceux qui ont subi l'empreinte chrétienne, eut beau errer. Les sentiers de l'égarement ne sont pas ceux de la perdition où l'on demeure sans point de repère. Il avait l'instinct du Salut, il en nourrissait l'angoisse, au moins l'ineffable regret²⁹.

La seconde partie de cette « Préface », pour ce qui concerne la philosophie du *Rancé*, et qui s'appuie sur le texte même de l'œuvre, est juste. On sait d'ailleurs que Chateaubriand n'avait pas attendu d'écrire la *Vie de Rancé* pour se blâmer. *René* déjà était une condamnation.

Quant à la première partie du liminaire, elle est, en son début, discutable. L'unité du *Rancé* n'apparaît qu'au prix de concessions que l'on a peine à faire. Dans son édition, à laquelle je vais venir, Pierre Clarac n'a pas jugé inutile d'ouvrir son « Appendice » critique par une « Analyse » du *Rancé*. Elle occupe un peu plus de quatre pages et est destinée à venir au secours du lecteur que les amples et nombreuses digressions de Chateaubriand auraient égaré et qui voudrait savoir à quel point il en était resté de la biographie du réformateur de la Trappe.

Discutables, l'insistance de Jouhandeau à souligner l'unité du *Rancé* « gardée » d'un bout à l'autre et l'effet unifiant qu'il découvre à la juxtaposition de réalités antinomiques voire hétéroclites, — discutables mais cependant significatifs. Comme est révélateur l'accent qu'il met sur l'esprit de synthèse de Chateaubriand et sur l'acuité de son regard.

La suite de la première partie de la « Préface » est, elle aussi, sujette à caution. Il n'y a aucune relation rigoureuse de ressemblance structurelle entre la *Vie de Rancé* et *l'Art de la Fugue*. Cette dernière œuvre, sublime sommet de l'art contrapuntique de Bach, n'amalgame nullement tous les styles. Il se déroule, par définition, en style fugué. Il n'emprunte pas tous les tons mais s'en tient constamment à la tonalité de ré mineur. Il est écrit sans le moindre abandon : avec, au contraire, une inflexible rigueur. Il est pour totalité, construit sur un seul

²⁸ P. 13-14.

²⁹ P. 19.

sujet qui est varié selon des règles précises excluant toute hétérogénéité, tout manquement à l'ordre. Peu admissible au plan technique, la comparaison instaurée par Jouhandeau entre le *Rancé* et l'*Art de la Fugue* est cependant, encore une fois, significative. S'il se dégage de l'œuvre de Bach une admirable poésie, elle a été conçue par le musicien comme un ouvrage didactique destiné à la seule lecture, comme elle a été écrite avec, pour instrument essentiel, l'intelligence. La poésie qu'elle secrète est poésie de l'esprit.

Dès lors que Jouhandeau est frappé, dans le *Rancé*, par l'unité du texte, par les qualités intellectuelles de l'auteur et de l'œuvre, son parallèle entre le dernier ouvrage de Chateaubriand et l'ultime composition de Bach devient moins incompréhensible et, avec quelque bonne volonté, plus acceptable. Sans plus.

Après Benda, Jouhandeau trouve dans la *Vie de Rancé*, contre une tradition établie, des traces non négligeables de l'intelligence³⁰.

III

En 1977, Pierre Clarac, grand universitaire, spécialiste de La Fontaine, de Chateaubriand, de Proust, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences morales et politiques, inaugure la collection de l'Imprimerie nationale, qui deviendra vite fameuse, par une édition de la *Vie de Rancé*. Signe des temps. Le dernier livre de Chateaubriand n'est décidément plus un « chef-d'œuvre méconnu ». L'édition scientifique s'ouvre par une « Introduction » de trente-neuf pages³¹. Elle comprend dix parties non numérotées et d'inégale longueur. Clarac se penche d'abord sur les dates de la composition du *Rancé*. Original dès l'abord, il pense que plutôt que des « ordres », Chateaubriand a dû recevoir de l'abbé Séguin, son directeur, de « pressantes invitations » à écrire la vie du réformateur de la Trappe. En 1840,

³⁰ À l'enquête d'André Bourin pour les *Nouvelles littéraires* citée plus haut Jouhandeau répondit par des propos identiques à ceux qu'il développe dans la « Préface » qu'on vient d'analyser. Je signale qu'un texte très fautif de cette « Préface » avait paru dans les numéros 7-8 de juillet-août 1948 de la revue *Le Cheval de Troie*, aux pages 1124-1129. Jouhandeau reproduisit le texte qu'il avait donné aux Éditions Jean Valmont dans son volume intitulé *Diversissements*, publié par Gallimard en 1965, aux pages 148-155, avec un très petit nombre de variantes anodines.

³¹ Ce sont les pages 9 à 48. Je n'utilise pas ici l'« Appendice » qui occupe les pages 293-412 et comprend l'« Analyse » du *Rancé* et le relevé des variantes et des notes déjà cité.

Séguin a plus de quatre-vingt-dix ans, il est infirme et ne converse plus que difficilement. « Si humble, on ne l’imagine pas prenant avec un pénitent illustre le ton du commandement. » D’autre part, rien n’unit Séguin à Rancé. En revanche, dans la décennie 1840, « la Trappe a des raisons précises de souhaiter que la cause de son réformateur et aussi celle des ordres monastiques, en général, soient plaidées avec éclat ». Clarac ne croit pas non plus que, même si Chateaubriand l’a dit, la proposition de Séguin ait dû lui déplaire. « Le sujet qu’on lui propose est pour lui presque neuf. (...) C’est seulement en s’appliquant à (...) louer [Rancé] que Chateaubriand (...) l’a découvert si différent de lui-même. Quelques phrases d’admiration ne peuvent masquer la peine qu’il a souvent à l’approuver ou même à le comprendre. » Il a dû promettre « vers 1840 » à Séguin de se mettre au travail. Mais, en fait, Chateaubriand ne s’attellera pas à son *Rancé* avant la fin de 1842. Le livre ne paraîtra qu’au début de mai 1844³².

En cours de travail, l’écrivain avait fait une visite à la Trappe. Il remercia le 10 août 1843 le Père abbé pour son accueil. Le supérieur répondit à Chateaubriand par une lettre où il lui laissait entendre que l’abbaye attendait de son livre qu’il favoriserait une proche canonisation de Rancé et plaiderait, d’une manière générale, pour les ordres monastiques en un temps où les relations entre l’Église et la Monarchie de Juillet étaient peu satisfaisantes. Chateaubriand tomba des nues. Il n’avait nullement travaillé pour répondre à ce qu’on espérait de lui. Aussi bien son livre déçut-il vivement la Trappe qui ne cacha pas son mécontentement³³.

Pour écrire son *Rancé*, Chateaubriand avait pourtant dû accomplir d’immenses efforts. Il avait fallu triompher d’abord d’un déplorable état de santé. Si, pense Clarac, Chateaubriand n’a pas peint Rancé sous ses propres traits, comme on l’a souvent dit, en revanche il lui ressemble « pour ce qui est des infirmités de la vieillesse ». Il a consulté tout ce qui lui a semblé pouvoir l’instruire sur Rancé. Il a commandé à ses secrétaires de résumer les livres qu’ils avaient lus pour lui à la Bibliothèque royale. Mais il eut quelque mal à distinguer leurs notes des siennes. « D’où certaines répétitions, contradictions, inadvertances qu’on peut

³² P. 9-10.

³³ P. 10-17.

relever dans *Rancé*, assez nombreuses sans doute, moins pourtant qu'on ne le dit³⁴. »

Chateaubriand, pour le *Rancé*, a puisé à de très nombreuses sources. Cependant, croit Clarac, il ne s'est que modérément penché sur l'œuvre immense de son modèle. Il a, en revanche, beaucoup lu les adversaires de Rancé, surtout Mabillon. Il a utilisé largement des auteurs du XVIIIe siècle, hagiographes de l'abbé. Il a reconstitué l'atmosphère du temps au moyen de Tallemant, Marolles, Mme de Motteville, Retz, Mme de Sévigné, Saint-Simon, Bossuet. Il a naturellement recouru à des écrivains de son propre temps : Louis Du Bois, Roederer, le cardinal de Bausset, Sainte-Beuve, l'abbé Grégoire. Et il a utilisé des classiques de l'érudition : la *Gallia Christiane*, le *Dictionnaire* de Moreri, la *Biographie universelle* de Michaud, la *Collection de Mémoires* de Petitot et Montmerqué. Il a même lu des inédits, qu'énumère Clarac³⁵.

Le critique s'attache maintenant à montrer qu'aux yeux du vieil écrivain, il n'y a qu'un seul Rancé et non deux, comme on le pense habituellement : le Rancé mondain, l'amant passionné de Mme de Montbazou ; et le Rancé d'après la mort de sa maîtresse, le converti qui se jette dans les plus cruelles austérités. Chateaubriand, écrit Clarac, montre que, pour Rancé, « le passage du siècle au cloître ne s'est pas fait sans difficultés ni résistances ». Devenu abbé de la Trappe et après avoir plaidé à Rome en faveur de la stricte observance, il n'est encore « renouvelé » qu'apparemment. En fait, il ne s'est immolé que de l'extérieur : « le gentilhomme ardent et hautain qu'il était, même si sa volonté l'a réduit en servage, n'en reste pas moins bien vivant ». Mais son immolation est bien réelle comme celle qu'il impose à la Trappe. Elle est si dure qu'elle indigna Chateaubriand³⁶.

Parce que le christianisme de Chateaubriand n'est pas celui de Rancé, comme va maintenant le montrer Clarac : « Le christianisme de Rancé, c'est l'anéantissement de l'homme devant Dieu ; c'est le mépris de tout ce qui en nous est proprement humain. Pour Chateaubriand, dès sa conversion, le christianisme, c'est l'épanouissement de l'homme. » Cependant, alors qu'à l'époque du *Génie du Christianisme*, il se représentait cet épanouissement d'une manière toute

³⁴ P. 17-20.

³⁵ P. 20-24.

³⁶ P. 24-29.

« statique », un quart de siècle plus tard, il le verra comme le moteur de l'avancement de l'humanité. Et, les années passant, il ne verra plus dans l'idée qu'une « hypothèse incertaine ». De même, alors que pour Rancé l'homme, sur terre, n'est que néant, mais que, auprès de Dieu, il participe de son absoluité, Chateaubriand parle à peine de l'au-delà mais se penche volontiers sur la misère de la condition humaine, que jamais il ne méprise. Alors que Rancé déteste partout le péché, Chateaubriand ne le trouve presque nulle part. Le souvenir, qui révolte Rancé, a pour Chateaubriand un prix infini. Cependant : « Comme il est inévitable, à mesure que Chateaubriand évoque la vie de Rancé, un parallèle se poursuit dans son esprit entre cette vie et la sienne³⁷. »

Après avoir consacré un développement à Chateaubriand et le XVIIIe siècle, — envers lequel on le sent « partagé », entre autres pour ce qui regarde le goût³⁸, — Clarac s'attache à l'art du *Rancé* et à la réception de l'ouvrage. Le style est riche en « dissonances », en « ruptures », d'ailleurs toutes « contrôlées ». Les digressions « ne sont parfois qu'apparentes » ; au demeurant, des anecdotes qui « semblent se succéder au hasard, sont en réalité disposées avec adresse ». La chronologie est violentée : « Mais l'ordre du temps n'est pas toujours celui qui met le mieux en lumière le sens et la portée des événements. » Clarac veut évidemment porter au compte d'une savante préméditation ce qu'une critique dépourvue de perspicacité, pressée ou malveillante a dénoncé comme des négligences ou des signes de décadence. Clarac n'entend d'ailleurs pas rapporter cette préméditation à autre chose qu'à une volonté esthétique de modernité. Certaines verdeurs de langage tiennent à ce que Chateaubriand, en 1844, avait « depuis longtemps répudié son académisme ». Les anecdotes scabreuses sont fournies par des chroniqueurs et des mémorialistes. « Elles donnent l'atmosphère d'une époque, ou du moins d'une société, et elles ne sont pas étrangères à son sujet, si elles font mieux comprendre la rigueur de la discipline qui sera imposée à la Trappe. » Quant aux souvenirs personnels que Chateaubriand mêle à son récit, ils sont si voilés qu'on ne détient pas encore aujourd'hui la clef du plus grand nombre. Il est évidemment difficile, dès lors, de voir dans le *Rancé* une autobiographie déguisée. Le fait est qu'un certain public s'est effarouché, en mai 1844, devant l'ouvrage. Chateaubriand a

³⁷ P. 29-35.

³⁸ P. 35-36.

suivi, pour la révision de son texte, des esprits timorés et inintelligents. Clarac a donc choisi de reproduire et de commenter la première édition, accompagnée des variantes de la seconde.

L'ouvrage a été généralement mal accueilli par le public au XIXe siècle, si la critique fut élogieuse.

Il n'y a guère plus d'un demi-siècle que la *Vie de Rancé* a été mise au rang des chefs-d'œuvre : c'est Julien Benda qui a eu l'audace de la publier dans la « Collection des chefs-d'œuvre méconnus » avec une préface où il compare la « simplicité splendide » de Chateaubriand dans *Rancé* à « celle de Titien dans la *Mise au tombeau* et de Wagner aux dernières scènes de *Parsifal* ». En 1933, paraît la thèse de Mme Durry sur *La vieillesse de Chateaubriand* : la *Vie de Rancé* y est l'objet d'une étude fervente qui met en lumière les hardiesses et la poésie. M. Fernand Letessier a donné, il y a une vingtaine d'années, dans la collection des « Textes français modernes », une édition critique de la *Vie de Rancé* ; cette édition se distingue par la rigueur et la sûreté de la méthode. Aux alentours du bicentenaire, MM. Roland Barthes, Jean Guéhenno, Henri Guillemin, Marius-François Guyard ont écrit pour la *Vie de Rancé* des préfaces brillantes dont chacune a son accent propre.

Clarac achève cette avant-dernière partie par quelques ultimes considérations sur le style du *Rancé*³⁹.

Il termine, ou presque, son « Introduction » par une question. Chateaubriand sent parfois, écrit-il, « le charme des soirées d'automne » dans la vie et l'œuvre de Rancé. Mais nous ne savons rien de l'évolution de l'âme de l'abbé. « Cette poésie de l'automne, continue Clarac, n'est-ce pas plutôt dans les dix dernières années de Chateaubriand qu'elle se laisse parfois entrevoir ? » Sans doute a-t-il beaucoup médité de la vieillesse. Mais elle « ne peut être vraiment “affreuse” pour celui qui, comme Chateaubriand, vit dans ses souvenirs ». Il a d'ailleurs des « moments de consolation » dans cette période de sa vie. Et s'il faut nous convaincre, « écoutons Chateaubriand parler du *Déluge* de Poussin : “Ce tableau rappelle quelque chose de l'âge délaissé et de la main du vieillard : admirable tremblement du temps !

³⁹ P. 37-46.

Souvent les hommes de génie ont annoncé leur fin par des chefs-d'œuvre : c'est leur âme qui s'envole"⁴⁰. »

Des trois textes liminaires que j'ai examinés, celui de Clarac est le plus informé, le plus instructif et le plus précis. Il n'est pourtant pas sans défauts. Clarac ne croit pas les critiques qui identifient Rancé à Chateaubriand. Mais il ne donne pas ses raisons et parfois se contredit un peu. Il impute des défauts de composition du *Rancé* au mélange malencontreux que Chateaubriand aurait fait de ses notes avec celles de ses secrétaires sans fournir aucune preuve de cette opération. Clarac ne dit pas que les lettres de Chateaubriand au Père abbé de la Trappe et la réponse de celui-ci avaient été publiées antérieurement par Fernand Letessier, en 1938, dans la *Revue d'histoire littéraire de la France*. Le savant dresse une copieuse liste des sources du *Rancé*, mais il n'étudie pas l'utilisation qu'en a faite Chateaubriand. Ce travail avait été accompli, il est vrai, avec bonheur, par Fernand Letessier dans son édition critique de 1955, publiée chez Didier et louée, comme on vient de le voir, par Clarac. Pourquoi celui-ci n'y renvoie-t-il pas expressément sur ce point de la transposition des matériaux⁴¹ ? L'explication de certains caractères stylistiques du texte, relativement déroutants et qui peuvent apparaître comme des défauts, sont régulièrement rapportés, je l'ai dit, à des volontés conscientes de Chateaubriand de produire des effets originaux. La démonstration n'est pas fournie. On ne signale pas que Maija Lehtonen et Charles A. Porter avaient, dans des articles de 1969 et de 1970, soutenu que la discontinuité du *Rancé* répondait à une poétique choisie. D'incontestables imperfections, comme par exemple, les répétitions, sont minimisées. On ne dit rien de la reprise textuelle, par Chateaubriand, dans le *Rancé* de pages provenant de l'un de ses précédents ouvrages ; ni de la reproduction pure et simple, à certains endroits, de ses sources. Bref, l'affaiblissement de la puissance créatrice de l'écrivain dans son dernier ouvrage n'est jamais reconnue. Fernand Letessier ne la dissimulait pas dans son édition critique de 1955.

Ces déficiences sont compensées par de précieuses mises au point. Clarac relie la composition du *Rancé* à la conjoncture politique des années quarante. Il

⁴⁰ P. 46-48.

⁴¹ Le nombre de ceux relevés par F. Letessier est, soit dit en passant, plus élevé que celui des sources produites par Clarac, comme l'a remarqué R. Lebègue dans son compte rendu de l'édition Clarac publié dans la *Revue d'histoire littéraire de la France*, 1979, n° 1, p. 132-134.

précise la genèse du livre. Il souligne les raisons de la déception que l'ouvrage causa à la Trappe. Il propose une image homogène du personnage de Rancé et oppose le christianisme du réformateur de la Trappe à celui de Chateaubriand. Son étude du style, discutable, est enrichissante. L'esquisse qu'il trace de la fortune du *Rancé* auprès de la critique du XXe siècle, un peu rapide, est suggestive. Bref, on ne saurait plus parler aujourd'hui de la *Vie de Rancé* sans recourir à l'« Introduction » de Clarac.

Reste que le grand liminaire, éblouissant par la forme, inattaquable au plan de la critique et de l'érudition, demeure à écrire.

Copyright © 1990 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Pour citer cette communication :

André Vandegans, *La vie de Rancé lue par Julien Benda, Marcel Jouhandeau et Pierre Clarac* [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 1990.

Disponible sur : < www.arllfb.be >